

Féminisme sud-africain à l'indienne : des estampes qui provoquent

Autor(en): **Dussault, Andrée-Marie**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[89] (2001)**

Heft 1453-1454

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282033>

Nutzungsbedingungen

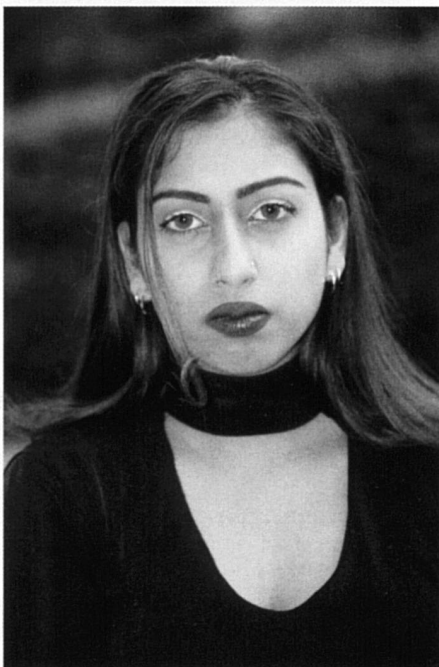
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

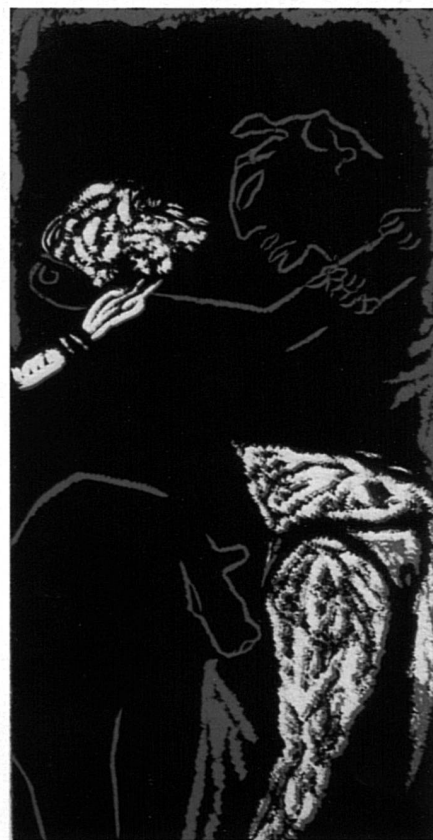
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



cultur 

Asiya Swaleh a suscité l'ire des milieux conservateurs en critiquant à travers son art l'hypocrisie entourant la sexualité dans la communauté indienne sud-africaine.



Ses estampes sur bois représentent des scènes érotiques inspirées du Kama-sutra, illustré dans les temples millénaires indiens.

Féminisme sud-africain à l'indienne

Des estampes qui provoquent

Asiya Swaleh est persécutée pour son art. On lui a adressé des menaces de mort, notamment à cause de sa *Kamasutra Series*. Invitée par la foire internationale d'art Europ'Art en mai par l'ambassade sud-africaine en Suisse, la jeune femme a exposé en toute quiétude ce qui attise les foudres des conservateurs en Afrique du Sud.

ANDRÉE-MARIE DUSSAULT

L'aventure a commencé en 1997, quand Asiya Swaleh, aujourd'hui âgée de 27 ans, est allée étudier quelques mois à Bombay. Issue d'une famille indienne installée en Afrique du Sud depuis quelques générations, Swaleh a découvert le contraste entre le conservatisme de sa communauté d'origine et l'étonnante ouverture de la culture indienne, notamment en matière de sexualité. «En Afrique du Sud, la communauté indienne met tout ce qui est lié au sexe - et donc au mal - sur le compte de l'influence occidentale», explique la jeune femme. Or, en visitant les temples indiens vieux de quelques milliers d'années, elle a rapidement compris que l'Occident n'a rien inventé dans le domaine de l'érotisme. Les orgies, la zoophilie, la sodomie et le *french kiss* existaient bien avant les productions hollywoodiennes. Et ce sont les temples qui en

témoignent.

Ce voyage culturel a influencé la philosophie et le travail d'Asiya Swaleh. Spécialiste de l'estampe, elle a voulu transmettre un message à travers son art: «En tant que Sud-Africaine de la communauté indienne, j'ai constaté très tôt qu'outre les chaînes imposées par l'apartheid avant 1994, nous étions prisonnières de règles et de traditions sociales et pseudo-religieuses qui ont asservi et humilié les femmes. Par mon art, je rejoins les Sud-Africaines, en particulier celles de la communauté indienne, pour combattre le moule dans lequel nous avons été jetées par une société machiste.» Dans *Kamasutra Series*, l'artiste a souhaité exprimer par l'estampe sur bois, avec des couleurs vives, la sexualité réprimée et étouffée telle qu'elle la perçoit dans sa communauté d'origine.

Message non entendu

Le message d'Asiya Swaleh n'a pas été capté cinq sur cinq par tout le monde dans la communauté indienne. Les réactions ont été d'une grande violence: menaces de mort à l'encontre de l'artiste et à l'endroit des rédactions osant présenter son travail. Après avoir été victime de censure, Swaleh s'est même fait voler des œuvres. Tellement rocambolesque, son histoire a inspiré un écrivain de Durban qui en a fait une pièce. De nouveau,

les ennemis ont surgi, avertissant que le théâtre où se jouait la pièce pourrait sauter.

Les éléments les plus conservateurs de ladite communauté ont traîné l'artiste dans la boue, l'ont traitée d'irresponsable: désormais, les Noirs et les Blancs sauront que les Indiens sont des débauchés. Telle est l'interprétation de Swaleh de ce que pensent secrètement ses détracteurs. On lui a reproché d'être trop jeune pour articuler une telle critique. Musulmane, elle ne devrait même pas penser au sexe. Mais personne ne lui a demandé pourquoi elle avait formulé pareil jugement. L'intéressée est convaincue que son sexe, son âge et... son célibat, y sont pour quelque chose. Elle soupçonne que ses diffamateurs se méfient des femmes qui pensent et surtout, craignent que leurs épouses et leurs filles soient influencées...

En mai, la foire internationale d'art Europ'Art accueillait la première exposition d'Asiya Swaleh en dehors de l'Afrique du Sud. La jeune artiste s'est réjoui de l'intérêt des visiteurs et a commenté qu'ici, contrairement à là-bas, les gens parlent d'abord de la forme des œuvres, puis du contenu, éventuellement. 